

# COMMENT ON CÉLÉBRA

## le centenaire des Amis du Louvre

par Louis-Antoine Prat

**Des achats importants, une grande fête : Louis-Antoine Prat raconte comment on marqua l'anniversaire de la société fondée en 1897, une célébration qui dura plusieurs années.**



**Jacques Louis David**  
(1748-1825)  
*Portrait de Juliette de Villeneuve (1802-1840)*  
1824, huile sur toile,  
197 x 123 cm.  
Don des Amis du Louvre  
Coll. musée du Louvre,  
aile Denon, 1<sup>er</sup> étage,  
salle 75.

François Puaux, président de la Société des Amis du Louvre, le savait, le choix ne serait pas facile. Il pensait depuis longtemps à préparer avec éclat le centenaire de notre société, fondée en 1897 ; prudemment, il avait songé à constituer une cagnotte à partir de nos crédits d'acquisition, si bien que nos achats s'étaient trouvés réduits au printemps 1996. C'est à cette époque que nous nous retrouvâmes tous deux un jour d'avril dans la salle du Manège du musée, envisageant d'y donner l'année suivante un grand dîner pour célébrer l'action de notre association. Nous rêvions de voir arriver nos invités par le superbe escalier en fer à cheval de la cour Lefuel. Le président Puaux était déjà fort malade, je me souviens qu'il eut brusquement un vertige et s'appuya sur mon bras, alors que nous nous demandions, en compagnie de Pierre Celeyron, l'organisateur de toutes les fêtes, comment rendre plus attrayant cet espace alors encore un peu ingrat. François Puaux devait disparaître deux mois plus tard, Pierre Celeyron quelques années après. Élu président à l'unanimité à l'automne 1996, Marc Fumaroli jugea préférable de remettre l'idée d'un grand dîner de la Société des Amis du Louvre, qui n'eut lieu pour la première fois qu'en... 2014. Et, grâce à l'incessante générosité de Marc de Lacharrière, la salle du Manège est devenue depuis l'admirable réceptacle du grand art romain que l'on connaît aujourd'hui.

Mais la cagnotte subsistait. Quelques-uns d'entre nous souhaitaient l'utiliser pour une acquisition majeure, une œuvre en mains privées qui manquait au Louvre, le *Portrait de Juliette de Villeneuve* par Jacques Louis David, exécuté après que le grand peintre eut définitivement quitté la France en 1815, une période de son activité non encore représentée dans nos collections. Célèbre inconnue, l'œuvre n'avait été jusqu'alors que mentionnée dans divers catalogues. J'avais pu l'admirer en compagnie de Pierre Rosenberg lorsque nous préparions notre corpus de David, chez le baron de Beauverger, descen-

dant du modèle, un petit monsieur tout courbé par l'âge qui interdit au photographe qui nous accompagnait d'en prendre le moindre cliché. Se décidant par la suite à la mettre sur le marché, il en confia la vente à la maison Christie's, avec laquelle nous négociâmes dès lors pied à pied.

Bien évidemment, la cagnotte avait grossi entre-temps, nombre de nos membres tenant à apporter leur pierre à l'édifice, et, de la part des conservateurs, d'autres projets se présentèrent également pour concrétiser ce fameux « achat du centenaire ». Le plus significatif en termes de patrimoine était sans doute un ensemble composé d'un baromètre et d'un thermomètre en bronze doré, sculptés pour le comte de Toulouse, grand amiral de France, et décorés de fantastiques motifs maritimes. Le conseil eut à examiner ces diverses propositions, une réunion qui fit d'ailleurs l'objet d'une captation filmée : on y voit Juliette arriver au Louvre sur un grand chevalet, entrer dans la salle de nos délibérations, et l'un de nos trente-deux membres faire la grimace en critiquant son physique ; ce à quoi j'eus l'occasion de rétorquer que Monsieur Bertin non plus n'était pas bel homme. Le vote qui suivit fut néanmoins largement favorable à la jeune femme que David avait inscrite dans un décor d'une extraordinaire tension, jouant sur des triangles de grandes dimensions, d'une rigueur de formes quasi précézaniennes. Le choc des coloris, les sourds accords de brun, bleu et jaune, l'attention extrême portée aux objets, telle la capeline de paille suspendue au lutrin, constituaient autant d'éléments qui faisaient du tableau un chef-d'œuvre du vieux peintre, régicide exilé mais enfin en paix avec lui-même et en pleine possession de ses moyens.

### « Rien de plus beau »

Puisque l'appel à nos soixante mille membres avait permis à la cagnotte d'augmenter encore, une autre possibilité demeurerait pour le centenaire et, bien sûr, une autre occasion se présenta presque aussitôt : les héritiers de cette immense



collectionneuse que fut la comtesse Martine de Béhague (1870-1939) souhaitaient se séparer de ce qui demeure probablement le plus séduisant des six cent quarante dessins de Watteau connus à ce jour, une feuille d'études exécutée « aux trois crayons », sanguine, pierre noire et craie blanche, datant d'environ 1717, d'une mise en page admirable. Les têtes des deux modèles, en leurs diverses attitudes, ne cessent de se répondre en une sorte de conversation aussi fugace qu'imperceptible, car Watteau ne fait poser qu'une seule jeune fille, dont il évoque les traits dans six croquis différents en tournant tout autour d'elle. L'une des images en bas au centre présente le caractère fragile d'une apparition qui s'efface ; il y ajoute à deux reprises le visage d'un garçonnet à l'air mélancolique. Martine de Béhague avait acquis la feuille à la vente Josse en mai 1894, une vacation dont le catalogue précisait seulement : « Nous ne croyons pas qu'il existe rien de plus beau. »

L'un des plus beaux David, le plus beau des Watteau : tout au fond de la cagnotte, il restait encore de l'argent ! Ce reliquat alla à l'un des dé-

partements « antiques » du musée, souvent plus difficiles à combler, autant par la rareté des pièces majeures que par la difficulté à garantir leur provenance. Le portrait de la reine Khénémet-Néfer-Hedjet, mère du pharaon Sésostri III (Moyen Empire), dite « la Grande », représentée assise dans une attitude frontale, obéissait à tous ces critères. De plus, par son hiératisme, elle répondait harmonieusement au statisme affirmé de Juliette debout près de sa harpe. L'œuvre fut révélée peu après, lors de l'inauguration par Jacques Chirac des nouvelles salles du musée. Cette fois, ce ne fut pas un film, mais une photographie qui fut prise. On y voit Marc Fumaroli entouré de quelques membres du conseil, admirant en compagnie du président de la République cette sculpture séminale. Visages de visiteurs attentifs face à ces visages morts perpétués par le génie de l'artiste : ne serait-ce pas ce continu dialogue, cet incessant échange de regards qui constitue le seul véritable but ainsi que l'acmé du plaisir, dans la visite de cette institution à nulle autre pareille que demeure à jamais le musée ?



Ci-dessus  
Marc Fumaroli, Louis-Antoine Prat et quelques membres du conseil d'administration de la Société des Amis du Louvre admirant, en compagnie de Jacques Chirac, la statue de la reine Khénémet-Néfer-Hedjet lors de l'inauguration des nouvelles salles égyptiennes du Louvre en 1997.

En haut  
**Antoine Watteau**  
(1684-1721)  
*Six études de tête de femme et deux d'un jeune garçon*  
1717, trois crayons avec sanguine de plusieurs tons, traces de lavis de sanguine et de gouache blanche sur papier crème, 22,5 x 34,8 cm.  
Don des Amis du Louvre.  
Coll. musée du Louvre.